

San Sebastián Une cinéma de bonnes nouvelles

Pamela Pianezza

Numéro 299, novembre 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80375ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pianezza, P. (2015). San Sebastián : une cinéma de bonnes nouvelles. *Séquences : la revue de cinéma*, (299), 32–33.

San Sebastián

Un festival de bonnes nouvelles

Quasiment autant de tickets vendus que d'habitants, un jury – présidé par l'actrice danoise Paprika Steen – qui récompense le plus beau film d'une compétition d'excellente tenue et un jeune successeur de Lars von Trier qui pointe le bout de son nez... Il faisait bon être cinéphile au pays basque en septembre dernier.

PAMELA PIANEZZA

Après plusieurs années durant lesquelles le thème de la crise économique pesait aussi bien sur les films que sur les conversations, la 63^e édition du Festival de San Sebastián s'est tenue du 18 au 26 septembre dernier dans une bonne humeur contagieuse. Le dernier des « grands festivals » de l'été semble en effet avoir trouvé le point d'équilibre souhaité par son directeur, José Luis Rebordinos : une dose conséquente de glamour pour alimenter le tapis rouge (ingrédient indispensable pour attirer à la fois les très frileux distributeurs espagnols et un public qui a perdu l'habitude de se rendre en salles) et de véritables prises de risques, témoignant d'un goût sincère pour le cinéma indépendant. Un équilibre qu'incarrait élégamment l'invitée d'honneur du festival, Emily Watson (*Breaking the Waves*), venue recevoir un « Donostia Award » pour l'ensemble de sa carrière.

Cette année, on a donc beaucoup ri à San Sebastián. Et ce, dès le premier film projeté en compétition, *Truman*, de l'Espagnol Cesc Gay. Le *pitch* promettait pourtant une dépression collective : Tomás (Javier Cámara, muse d'Almodóvar), qui a depuis longtemps refait sa vie au Canada, débarque à Madrid pour passer quelques jours en compagnie de son meilleur ami Julián (Ricardo Darín), atteint d'un cancer incurable, et de son fidèle chien Truman, la prune

de ses yeux. Poignants lorsqu'ils se regardent silencieusement, aussi irrésistibles lorsqu'ils discutent des petits bonheurs de l'existence que du vide qui bientôt les guettera, les deux acteurs se sont partagé la Concha d'argent du meilleur acteur. Le film faisait d'ailleurs un écho intéressant au délicat *teen movie* *Me and Earl and the Dying Girl*, d'Alfonso Gómez-Rejón (primé à Sundance et présenté ici parmi les « Perles », sorte de *best of* des festivals qui ont précédé), sur une amitié au départ un peu forcée entre un lycéen cinéphile et une tête à claque leucémique. Si le synopsis rappelait évidemment, *The Fault in Our Stars* (*Nos étoiles contraires*), tout y était plus audacieux, du casting à la mise en scène, en passant par la bande sonore.

DES LARMES AU RIRE

Au club des réalisateurs à l'humour politiquement incorrect, on retrouvait également Arnaud et Jean-Marie Larrieu. Esprits prudes, s'abstenir : ces **21 nuits avec Pattie** sont chaudes, très chaudes. « Il y a très très longtemps, j'avais refusé la toute première proposition de rôle des frères Larrieu sans oser leur dire que c'était parce que je n'osais pas me montrer seins nus », nous confiait Karin Viard. « Depuis, je leur dis oui à tout et voilà ce qui se passe. Je rougissais dans mon lit en lisant le scénario... » Le scénario fut d'ailleurs





Évolution



Freeheld

récompensé d'un Prix du jury... Effectivement, l'actrice y incarne – avec un mélange impossible de grâce et de crudité – une jeune femme (Pattie, donc) qui n'a vraiment pas la langue dans sa poche et qui raconte ses (très) nombreuses histoires de fesses à Caroline (Isabelle Carré) qui, elle, pense être devenue « impuissante », mais renoue progressivement avec sa sensualité lors d'un week-end imprévu au fin fond du Languedoc-Roussillon... Cette comédie de mœurs, comme dans leur précédent long métrage **L'amour est un crime parfait**, se double d'une semi-intrigue policière avec kidnapping de cadavre et rumeur d'un étranger nécrophile dans les environs... Il y a une dimension vaudeville dans le cinéma facétieux et bougon des deux frères, mais détournée par un texte très littéraire et une mise en scène poétique, presque animiste.

FASCINANTE ÉTRANGETÉ

L'autre Française en compétition, Lucile Hadzihalilovic, fit elle aussi preuve de poésie, mais sous une forme bien plus radicale. La réalisatrice d'**Innocence** confirme en effet sa singularité avec **Évolution**, un conte fantastique aux frontières de l'horifique. Filmant de très près de curieuses créatures, qui pourraient bien être des femmes-poissons (Julie-Marie Parmentier, Roxane Duran) et qui élèvent d'étranges petits garçons obnubilés par les étoiles de mer, Hadzihalilovic signe un film charnel et choisit d'interpeler les sens bien plus que la raison. Dix ans se seront écoulés entre ses deux longs métrages, mais la patience aura fini par payer : **Évolution** a reçu non seulement le Prix spécial du jury, mais également le Prix de la meilleure cinématographie pour son chef opérateur Manu Dacosse, à l'origine, entre autres, de quelques plans sous-marins à couper le souffle.

L'enfance comme territoire d'une fascinante étrangeté, c'était aussi le fil rouge de l'intrigant **Les Démons**, du Québécois Philippe Lesage. Un petit Félix – au visage plus angélique que son comportement – s'éveille au désir et à la peur tandis que, dans un arrière-plan qui, par moments, se rapproche, un kidnappeur d'enfants sévit à Montréal... Lesage restitue avec une justesse troublante le ressenti du garçon, rendant soudain palpable cette époque révolue de notre vie d'adulte.

BONNES HISTOIRES ET PETITES AMBITIONS

En matière de cinéma nord-américain, on attendait avec curiosité le retour de Peter Sollett, réalisateur du savoureux **Raising Victor Vargas**. **Freeheld** suit le combat d'une flic très respectée d'Ocean County,

atteinte d'un cancer incurable (Julianne Moore), pour que sa partenaire, jeune mécano discrète (Ellen Page), puisse toucher sa pension à son décès. Cette histoire, importante d'un point de vue historique et évidemment touchante, est malheureusement traitée sans passion par un réalisateur dont la caméra s'éloigne trop souvent du couple et de sa belle alchimie, au point que les deux femmes deviennent les héroïnes secondaires de leur propre histoire. Les actrices, secondées par Michael Shannon et Steve Carrell, sont en revanche impeccables.

RÉCITS INITIATIQUES GRINÇANTS

Enfin, on a gardé le meilleur pour la fin : **Sparrows**, magnifique second long métrage de l'Islandais Rúnar Rúnarsson (**Volcano**). Temporairement délaissé par sa mère (partie à l'étranger avec son nouvel amoureux), Ari (Atli Óskar Fjalarrson), très jeune homme au visage poupin, au teint de porcelaine et à la longue dégaine dégingandée, est forcé de quitter la capitale Reykjavik pour une minuscule bourgade de l'Ouest où il devra cohabiter avec un père (Ingvar Eggert Sigurðsson) apparemment plus intéressé par le nombre de bières dans son frigo que par les états d'âme de sa progéniture. Empruntant au départ les chemins très balisés du récit initiatique, le film dérive régulièrement sur d'autres chemins, bien plus crus, bien plus cruels, sans jamais perdre de vue la capacité de résilience des tout jeunes gens. Cerise sur le *pinxto* (la gourmandise locale numéro 1) : le film a reçu la Concha d'or du meilleur film.

En parallèle, comme un écho, un autre second long métrage était projeté dans la section « Nouveaux réalisateurs » : **Family Film**, comédie grinçante du jeune cinéaste slovène Olmo Omerzu. Deux ados profitent de leur grand appartement pragois pendant que leurs très hédonistes parents s'offrent une croisière de l'Océan Indien en voilier. L'image de bonheur parfait s'effrite par endroits lorsqu'une petite femme fatale, à peine majeure, s'immisce dans la fratrie, ou lorsque les parents cessent de donner de leurs nouvelles après une tempête. Et au milieu : un chien, devenant, lors de scènes tournées en pleine jungle, l'improbable héros charismatique d'un *survival movie*... Comme dans **Sparrows**, violence et volupté s'entremêlent de façon troublante, notamment sur la question de l'éveil à la sexualité. Mais c'est plutôt sur les pas de l'enfant terrible Lars von Trier que l'intrépide Olmo Omerzu semble s'aventurer. Peu téméraire, le jury de cette section dédiée aux nouveaux talents lui aura préféré un autre récit adolescent, moins ambitieux mais néanmoins charmant, **Le Nouveau**, du Français Rudi Rosenberg, un film rafraîchissant, presque reposant, après tant de péripéties visuelles.